



Cycle « Plaisir(s) »

Causerie du lundi 17 septembre 2012

par Marc Laurent, psychanalyste

Présentation des différents temps du cycle « *PLAISIR(S)* »

LE PLAISIR DE PENSER

60 Personnes

Rude tâche que celle qui consisterait à présenter en peu de temps ce phénomène mystérieux et volatile qu'est le plaisir. Heureusement le (s) du pluriel accolé au mot suggère bien qu'il ne s'agit pas tant de cerner un concept qui serait intimidant que de décliner les différentes manifestations d'un fait humain dont chacun a une représentation faite tout à la fois d'expérience et d'intuition. C'est dire si l'objet est à bien des égards insaisissable et si les approches qui en sont tentées sont multiples. L'épicurisme le considérait principalement comme l'absence de douleur, Aristote y voyait le résultat d'une conjonction heureuse entre l'exercice d'une activité ou d'une compétence -la marche, la vue- et la rencontre avec un objet adéquat -un paysage harmonieux, la beauté d'une oeuvre d'art. Il s'agissait, à la faveur d'un concours de circonstances favorable, de vivre une fugitive plénitude. Dans sa conférence du 8 avril 2013 Gérard Bras proposera une mise en perspective en traitant de la pensée du plaisir.

Dans l'anthropologie fondamentalement dualiste qui sous-tend l'approche freudienne l'existence humaine se déploie dans des champs de tension. A cet égard Freud est bien l'héritier de la physique de son temps, de Helmholtz et de Brücke, qui oppose tour à tour des forces vives et des forces de tension, l'énergie cinétique et l'énergie statique, et se réfère aux principes de la thermodynamique avec le couple énergie libre (qui peut se transformer) / énergie liée (qui ne peut se manifester que

sous forme de chaleur). Ce cadre théorique permettra à Freud de concevoir la notion de sublimation sur laquelle nous reviendrons à propos des changements que subit la force pulsionnelle. Cette approche du *système nerveux* comme le lieu d'une régulation en vue d'une auto-conservation est explicitée par Breuer selon qui « *l'immense réseau des fibres nerveuses forme un seul réservoir de tension nerveuse.* » L'exposé de Séverine Paris le 14 janvier 2013 sur la biochimie du plaisir apportera sur ces questions d'homéostasie et sur d'autres des éléments très intéressants.

Rappelons que le petit d'homme naît dans une grande immaturité psychique et fonctionnelle, et que celle-ci détermine au tout début de sa vie une dépendance totale vis-à-vis de son entourage, particulièrement vis-à-vis de sa mère avec qui il noue progressivement des liens puissants et complexes. Sa mère est son prolongement, c'est avec cette présence qu'il fait peu à peu l'expérience de la satisfaction des besoins et de l'apaisement des tensions corporelles. Cependant cette présence et cet apaisement sont désormais discontinus, ce qui est radicalement nouveau par rapport à ce qu'était la vie intra-utérine. L'idée s'impose donc: *le plaisir s'inscrit dans cette discontinuité.*

Toujours sur la voie de ce dualisme nous constatons qu'alternativement le sujet s'ouvre et se ferme au monde: tantôt il se replie, cherche le calme, le silence, l'obscurité, la solitude, tantôt il s'anime, cherche le mouvement, les stimulations, les couleurs, les bruits, les échanges: un des grands organisateurs de la vie psychique est le principe de plaisir, c'est-à-dire l'évitement du déplaisir, de la tension psychique ou physique, de l'angoisse, de la douleur, des rides à la surface de l'eau. Par exemple le sujet humain peut se sentir envahi, ou encombré par l'autre, à l'inverse il peut éprouver un sentiment d'isolement, voire d'abandon: tour à tour il cherchera soit la solitude soit le contact. Nous posons ainsi un autre jalon sur le chemin: *le plaisir est lié à la réduction des tensions.* Le plaisir n'est pas un en-plus mais une modalité, un temps de l'existence.

Dans la logique systémique héritée de la physique il faut alors admettre que ce sont le déplaisir (en tant que tension) et le plaisir (en tant que réduction de cette tension) vécus à l'instant t qui, dans la logique du principe de plaisir, vont régir les comportements du sujet. Il va éprouver du plaisir dans l'action instantanée ou dans l'idée d'une situation à venir (il va se gratter pour soulager une démangeaison, ou penser en souriant à une récompense à venir¹). L'idée même de cette récompense déjà procure du plaisir. Le mouvement vers le plaisir est déclenché dans les deux cas par une tension actuelle, par un déplaisir actuel auxquels le sujet trouve une réponse immédiate, agie ou rêvée.

1 Qu'il est bon, quand on a soif, de penser à un verre d'eau fraîche...

Ce mouvement n'est pas inspiré par la perspective du plaisir à obtenir, ce qui le distingue de l'hédonisme. Le 22 octobre prochain Frédéric Rognon parlera de l'hédonisme pour qui la finalité de l'action humaine est la perspective du plaisir à venir, le plaisir comme but et comme horizon.

Si on en reste, après l'avoir posée, à cette alternance tension/détente comme étant permanente, on se heurte à un problème méthodologique: comment passer d'une échelle *quantitative* -hausse et baisse des tensions, qu'elles soient physiques ou psychiques- à l'échelle *qualitative* plaisir/déplaisir ? Nous savons aussi qu'il existe des tensions qui peuvent procurer un certain plaisir -excitation, stress, trac...

On sort de cette impasse en introduisant un autre facteur. Pour Freud « *la gradation plaisir - déplaisir indiquerait la modification de la quantité d'énergie dans l'unité de temps.* » Autrement dit, les modalités et le rythme de la réduction ou de l'évacuation des tensions sont déterminants pour la qualité et l'intensité du plaisir. L'objectif visé n'est donc pas en soi la chute de la tension ou la réduction des tensions à leur niveau le plus bas, ce qui correspond au principe de nirvâna, mais de maintenir le sujet vivant, en tension, sur l'étroite ligne de crête entre l'excitation sans frein et la mort.

Ces mécanismes de régulation, ce lien entre plaisir et constance, la place qu'occupe le plaisir dans la continuité d'une existence humaine ne sont vraiment concevables que si l'on dépasse cette conception d'une boule vivante en interaction avec son milieu. Il convient alors de prendre en compte le deuxième grand principe organisateur du psychisme humain: le principe de réalité.

Nous avons évoqué les satisfactions de type hallucinatoire, comme celle que se donne le bébé qui suce son pouce. Elles sont opérantes, mais ne peuvent durer qu'un temps. La satisfaction attendue, dont la mémoire garde une trace et que le bébé anticipe, persiste à faire défaut. Peu à peu s'impose une représentation plus précise du monde extérieur. Le principe de réalité, sans l'annuler, vient se combiner au principe de plaisir en le nuancant, en limitant son caractère tyrannique. L'appareil psychique doit s'adapter à une nouvelle perception du monde.

Dès le quatrième mois le corps calleux, désormais fonctionnel, permet une amorce de coordination entre les deux hémisphères cérébraux, et entre la sphère de l'affectif et celle du cognitif. Le développement des fonctions conscientes, la célèbre angoisse du huitième mois, la maturation des capacités de jugement, d'attention, la mémoire des expériences contribuent à la naissance de la pensée et permettent les débuts de l'éducation.

A cette instauration du principe de réalité qui apprivoise le principe de plaisir échappent l'ensemble des activités psychiques que l'on désigne comme *l'inconscient* ainsi que *les pulsions sexuelles* qui restent régies par le principe de plaisir, hors-contrôle, sauvages, qui échappent à la dynamique

éducative, dans certains cas à la menace de la sanction pénale.

Dans son exposé prévu le 26 novembre prochain sur le plaisir de l'enfance à l'âge mûr Marie-Françoise Escot vous entretiendra sans doute des plaisirs de l'enfant, de la satisfaction primaire du nourrisson aux plaisirs de l'enfant chez qui le principe de réalité gagne progressivement du terrain: accepter les frustrations (« l'âge de raison »), renoncer à la toute-puissance et apprendre avec plaisir, prendre plaisir à ressembler aux parents, puis à s'en différencier, à l'adolescence faire l'expérience de pouvoir leur échapper. Elle vous parlera de la place qu'occupe à l'adolescence et à l'âge adulte la survivance d'expériences infantiles de plaisir, qu'elles aient été vécues dans la réalité ou de façon imaginaire, qu'il s'agisse de la gourmandise ou du goût pour l'art. Certaines activités de recherche, le plaisir de penser et de découvrir ne sont-ils pas souvent des prolongements de cette curiosité qui pousse l'enfant à ouvrir tout grand ses yeux sur les mystères du monde ?

Le 13 mai 2013 Jean-François Leroux parlera du plaisir d'aménager l'espace: les urbanistes, qui certes font un métier très sérieux, ne sont-ils pas *aussi* d'anciens bâtisseurs de châteaux de sable, rêveurs d'espaces à conquérir dont ils seraient les maîtres et où ils apposeraient leur signature, des adolescents épris d'idéal politique et social, imaginant une cité différente du monde raté de leurs parents ?

Nous l'avons vu, les pulsions sexuelles restent dans une large part hors de ce processus d'intégration et manifestent une grande autonomie du fait même qu'elles sont associées à l'instinct de vie et de reproduction. La question de la sexualité court donc à travers les âges et sera de ce fait une dimension importante de ces deux exposés concernant le plaisir à tout âge, celui de Marie-Françoise Escot, et celui de Eric Kariger le 3 décembre, centré sur l'âge mûr et la fin de la vie.

Si l'on examine cette question de plus près on constate qu'une partie de cette force pulsionnelle de nature sexuelle, instinctuelle, une partie est engagée dans une génitalité qui se construit à partir de l'adolescence et de la puberté, et qu'une autre partie subit cette transformation tout-à-fait intéressante que Freud appelait la sublimation. Il y a là une vraie trouvaille sémantique puisque, en allemand comme en français, elle exprime à la fois l'idée de sublime et d'élévation, et reprend le terme de la chimie qui désigne le passage direct de l'état solide à l'état gazeux. La sublimation est à l'oeuvre quand les pulsions ne visent plus leur but sexuel initial mais sont dérivées vers un autre but, altruiste, spirituel, valorisé socialement. Dans certains cas cette sublimation permet d'éviter au sujet un douloureux conflit intérieur. Loin d'être émoussées par ce changement de but les pulsions en cause conservent une grande intensité et peuvent déterminer de véritables passions, gouvernant alors la vie du sujet, comme par exemple dans certaines activités artistiques où le sujet peut

s'épuiser, dans certains cas se consumer.

La musique, et l'on sait quels engagements passionnels elle peut susciter, est un terrain significatif de cette charge libidinale et sensuelle masquée. Depuis les Pères de l'Eglise le thème de l'animal musicien a été une figure de la perversion, les indicateurs de l'oeuvre diabolique étant le rythme, la vibration, et la mise en mouvement du corps dans la danse, figure esthétique de la séduction. Avec une grande violence Luther² dénonçait l'usage de l'archer comme obscène, tout comme la répétition monocorde...

Si la sublimation est sans doute un des ressorts de la création artistique il faudra être attentif à ce que les Soeurs Clarisses de Cormontreuil diront du plaisir dans la vie spirituelle lors de leur intervention du 8 avril 2013. La conjonction d'un certain ascétisme dont la chasteté est une des dimensions, une existence marquée par la très grande proximité avec un Autre, proximité explicitement assimilée au lien conjugal, une intimité qui peut dans certains cas conduire à l'extase mystique et à la passion, tout cela indique qu'il y aurait là, associée au plaisir de penser, de mettre de l'ordre et de la paix dans sa vie, l'énergie quasi inépuisable que procure la sublimation des pulsions sexuelles ainsi détournées de leur but premier.

L'engagement dans la vie religieuse, notamment au sein d'un ordre cloîtré, comporte ces deux versants que sont, d'une part, un contrôle rigoureux de ce qui pourrait constituer la menace d'une effervescence pulsionnelle et, d'autre part, une contemplation méditative de la Création. C'est dire que cet engagement est inspiré par une *révélation* et qu'à ce titre il est opposé à la démarche des philosophes qui, de Descartes aux métaphysiciens allemands comme Christian Wolff et Moses Mendelssohn ont pensé l'existence de Dieu comme pouvant être prouvée par des arguments rationnels. Ceci nous amène au dernier point: le plaisir de penser.

Le plaisir de penser est ce plaisir accessible à l'être humain dès lors que celui-ci n'est plus soumis au seul principe de plaisir et qu'il commence à intégrer le principe de réalité. C'est alors qu'il rencontre, selon la belle formule de Tocqueville, « *le trouble de penser et la douleur de vivre.* » Penser, pour le sujet qui a, au moins partiellement, renoncé à l'omnipotence infantile et à la pensée magique, alors qu'il se sent engagé dans un chaos et sans recours voué à la mort (« *J'habite pour toujours un bâtiment qui va crouler, un bâtiment travaillé par une maladie secrète.* » Ch. Baudelaire), penser procure le sentiment de se regrouper, permet d'organiser un jeu de forces dont il est le centre. Disons qu'ainsi *il s'éprouve*. Ce mot doit être entendu dans ses deux acceptions: il se met à

2 Voir l'excellent ouvrage de Hubert Guicharousse « Les musiques de Luther », Labor & Fides, 1995

l'épreuve, au travail, et il se ressent, il perçoit ce qui s'organise en lui.

Regardons un petit enfant jouer avec des insectes ou des petits animaux: cette activité, parfois empreinte de touches sadiques, renforce la distinction moi/en dehors de moi, moi/lui. Si très jeune il se livre à des expériences de physique, faisant par exemple successivement rouler des objets divers dans des tubes différents, constatant qu'il obtient chaque fois le même résultat il comprendra que le phénomène n'est dû ni à lui-même ni aux propriétés des objets qu'il a utilisés (« *gentil* » ou « *méchant* »). Il découvre une cohérence, que plus tard il appellera une *loi*, qui lui est confirmée par le fait que cette expérience peut être reproduite, par lui, par elle, et par d'autres enfants!

Penser, c'est tourner le dos au monde des satisfactions hallucinatoires et s'ouvrir à l'altérité.

La rencontre avec la pensée de l'autre, les discussions interminables et parfois fumeuses entre jeunes gens qui refont le monde, les échanges lors de colloques savants permettent à chacun, s'il est poussé dans ses retranchements, de mieux donner forme à ce qui est en lui, de mieux aménager son monde interne pour affiner son argumentation. Le sujet qui pense vit en appui sur les autres.

Ces échanges permettent également au sujet d'être rassuré quant à sa présence au monde et quant à sa densité: que l'autre conteste ou qu'il approuve ce qu'il dit, l'autre lui signifie qu'il est bel et bien là. Très tôt les enfants font cette expérience dans les jeux dits de société: les partenaires-adversaires doivent bien se référer à ce qui a été dit ou fait, il ne peuvent pas faire comme si rien ne s'était passé. Dans le plus simple des jeux l'enfant comme l'adulte éprouvent le plaisir de constater que ce qu'ils ont pensé, décidé et agi en posant telle carte ou en déplaçant tel pion ne compte pas *pour du beurre* et s'impose à tous.

Le chercheur, le penseur, le professeur, même s'il est apparemment seul dans son bureau ou dans son laboratoire, est accompagné par la cohorte de ceux qui l'ont précédé, par ses maîtres et par ses collègues, par ses élèves, et c'est peut-être dans le silence de ce travail autant que dans le brouhaha de ses expressions sociales que vit ce qu'on appelle la communauté scientifique. Le sujet qui pense vit parmi les autres.

Si Archimède a pu pousser l'exclamation qu'on lui prête, « *Eureka!* »³ alors qu'il était au bain et sans doute pensait consciemment à autre chose qu'à la célèbre poussée c'est parce qu'un événement fortuit lié évidemment au fait qu'il était dans l'eau a subitement actualisé une vieille préoccupation, a établi un lien entre ces circonstances et des questions qui mobilisaient son esprit depuis longtemps dans le registre de ce que la psychanalyse désigne sous le terme de préconscient. Cette légende, comme celle qui concerne la pomme qui tombe sur le nez de de Newton et facilite la découverte de l'attraction universelle, est une belle métaphore de cette réalité que si l'on trouve sans

3 « J'ai trouvé ! »

chercher c'est le plus souvent parce qu'on a beaucoup cherché sans trouver.

Il a (enfin) trouvé! Et après? La question se pose car cette trouvaille apparemment inattendue ne peut pas constituer un aboutissement. Le vif plaisir d'avoir, le *terpein* grec renvoie à la possession, à la jubilation, mais il a ceci de tragique que ce plaisir se déploie dans l'instant et se dérobe au moment même où il surgit. « *Et maintenant que vais-je faire ?* » Il s'oppose ainsi au *khairain* de Platon qui est le plaisir de vivre et de penser dans un monde a priori bon si l'on sait jouir de la vie. En termes contemporains nous pourrions dire que le *terpein*, du fait de sa brièveté et de sa fulgurance peut être suivi par un sentiment de vide, voire par un moment dépressif, et que le *khairain* résulte d'un couplage stable et harmonieux du principe de plaisir et du principe de réalité, et que c'est de ce dernier que relève le plaisir de penser.

En conclusion je souhaite revenir en deux points à ce qui constitue une part importante de mon activité professionnelle: le travail auprès des adolescents et de leurs familles.

Nous avons vu que dans la confrontation des idées le sujet trouve un plaisir à ferrailer parce qu'il est par là-même rassuré. Les questions existentielles trouvent alors des réponses provisoires. Chez les adolescents ces enjeux sont décuplés et il est décisif que les parents et les éducateurs, fût-ce au prix de conflits répétés, restent en contact avec ces jeunes, sans lâcher prise. Ces jeunes existent, ils pensent, ils philosophent, même -parfois de façon déconcertante- il faut les écouter, leur répondre, formuler une approbation ou un désaccord. Faute d'avoir le sentiment qu'on les écoute, ils pourront être tentés soit de se faire *entendre*, soit de *se retirer* de la scène.

Par ailleurs la vie des couples et des familles est souvent parasitée par des malentendus qui surgissent du fait que tel ou telle entend « faire plaisir » à l'autre. La déception est parfois au rendez-vous: « *ça ne lui a même pas fait plaisir...* ». Cette prétention qui dans certains cas prend un tour tyrannique et masque mal un désir d'emprise sur l'autre fait peu de cas du fait que le plaisir ne s'inscrit évidemment pas dans une transitivité. Que sait-on, au fond, du plaisir que l'on « fait » ? Les ressorts de ce plaisir résident chez l'autre, dans son histoire, dans le jeu infiniment subtil de ses tensions, de ses attentes, de ses modalités de décharge. Tout au plus peut-on penser donner à l'autre l'occasion de vivre *un certain plaisir* dont il pourra éventuellement dire quelque chose, et c'est très bien ainsi.